

extraits



archyves.net

Jean-Luc Hennig

LES GARÇONS DE PASSE

Enquête sur la
prostitution masculine

Éditions Libres

Hallier

François, chez Grisélidis :
cuisine et prostitution

Il avait gardé de son père une légère ressemblance, un faux air de Paul Newman. Et je ne sais quoi d'un paysan vaudois. François, des verres et des verres de blanc. François, chez Grisélidis. A Genève. Tout juste 22 ans, un gigantesque sautoir d'or sur la peau. François, sommelier de temps à autre. Et gigolo. Depuis cinq ans. Des amis à côté, pour trois mois ou trois ans. François, dans ses appartements, en forme de secrets successifs. « Un que je n'aime pas trop, hop ! la visite. » Des putes y vont parfois. Un autre qu'il aime beaucoup, où il vit avec son ami actuel, « tu vois il y a mon puzzle ». Il y a aussi des cravaches usées, des salades (à brouter), des carottes et du foie gras. Et puis, le dernier, l'appartement inconnu : mon cœur, c'est tout, je vis là-bas parfois. Ce soir, il y avait presque des larmes chez François. Ce soir, il a dit : j'ai vraiment envie de tout liquider, vraiment, je le ferais sans goût, alors je le ferais mal. La chance me quitte ce soir. Hésitations. Son ami blond, le boulot de sommelier à chier sept jours sur sept, un peu d'argent de côté. Après ? On a traîné partout, avec François. Les prénoms, il disait, je m'en souviens jamais. Les prénoms, c'est anonyme. Les prénoms, c'est des clients. Grisélidis aussi, elle oublie tout. Elle note deux-trois lignes sur les clients, dans un petit carnet noir. Elle feuillette à toute allure quand le type téléphone : petite queue, jouit vite, à faire doucement, etc. Des choses comme ça. Un memento des passes. Tout ça, à mon ami, dit François, j'ai jamais voulu le dire. Ma part de bonheur, je sais qu'elle est là.

Un mois après, j'ai revu François, sur l'île Rousseau. Il avait quitté son ami.

... Ce matin, oui, j'ai eu un ami, enfin, c'est un monsieur que je connais.

— Quel âge il a ?

— Entre 45 et 55, je peux pas dire exactement. Il m'a téléphoné et m'a demandé si je pouvais aller manger avec lui.

— Il est marié ?

— Oui, il est marié, il a même des enfants et une très très bonne situation...

— C'est-à-dire ?

— Il est dans les affaires. Exactement, je sais pas, c'est un principe que j'ai, je pose pas de questions, parce qu'il y a rien de plus mal à l'aise pour la personne qui veut rester dans l'anonymat que de lui poser des questions. S'il vient me voir, j'estime que c'est pour se défouler, c'est lui qui veut parler. C'est pas à moi à lui parler ou à lui poser des questions.

— Et ce type-là, tu le vois depuis longtemps ?

— Disons que je le vois... Maintenant, j'ai 22 ans, je le vois peut-être une fois tous les quatre mois, six mois.

— Depuis longtemps ?

— Ça fait bientôt deux ans à peu près.

— Et tu disais : c'était un... C'est un ami ?

— C'est un ami parce qu'il a été toujours très convenable avec moi, on a passé des moments ensemble, j'ai jamais rien demandé, il m'a donné sans que je lui demande quelque chose. Il a été toujours très très large avec moi. Il me demandait de passer des moments ensemble, on mange ensemble, on discute, il me laisse un petit cadeau, enfin, y'a pas de problème.

— Qu'est-ce que tu as eu comme cadeau aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, il y a pas de cadeau. Il a voulu me laisser quelque chose en partant, j'ai pas voulu parce

que j'estime qu'il me donne assez quand il vient me voir. J'étais d'accord pour venir manger avec, ça m'a fait très plaisir.

— Et après, vous n'avez pas fait l'amour chez toi ?

— Ah non. J'avais quelque chose de prévu. Pour ça, je prends mon temps. J'estime que si le type regarde pas sur ce qu'il va me donner, j'ai pas à regarder le temps. Quitte à passer même deux jours avec, si lui regarde pas, j'ai pas à regarder non plus.

— Alors, comment on va t'appeler ?

— Mon prénom, je n'aime pas le donner, mon nom non plus. Disons : François.

— Donc, François, tu as 22 ans. Tu fais que ça ?

— Non, j'ai un travail, je suis sommelier. J'ai fait un apprentissage-cuisinier, je voulais le quitter. Mais j'ai dit : exclu, tu ne quittes pas un métier sans le savoir à fond. Si jamais après tu veux changer, le jour où tu veux revenir, tu as toujours quelque chose. Je suis cuisinier. Après, j'ai fait sommelier. Ça marche toujours, c'est un métier que j'aime beaucoup. Et maintenant, je suis en vacances. Je prends trois mois de vacances cette année.

— Tu es dans un restaurant ?

— Dans les cafés. Je fais le service dans les brasseries, les cafés.

— Et tu es né à Genève ?

— Oui.

— Tes parents font quoi ?

— Mon père a une très très bonne place, il est patron, il gagne très largement sa vie. Mais j'ai rompu avec lui à l'âge de 17 ans et demi, ses comptes et les miens, c'est deux choses tout à fait différentes.

— Comment ça s'est passé, la rupture ?

— Bon, j'ai commencé un apprentissage-cuisinier. Et là, avec ce métier, les cuisiniers finissent à 10 heures, ils sortent, ils vont boire un verre à côté, on boit un verre plus loin, on fait la tournée des grands-ducs. Alors, j'y suis allé deux-trois fois : faut que je rentre, il y a mes parents qui m'attendent. Et puis, de plus

en plus tard. Ça a commencé à faire mal à la maison, mes parents rouspétaient. Et j'ai eu peu à peu mon indépendance, j'ai jamais aimé que quelqu'un me mette le grappin dessus. Puis j'ai rencontré plusieurs personnes, aussi bien des garçons que des filles.

— Avec qui tu sortais ?

— Oui, avec qui j'ai eu des rapports. Mais j'ai eu beaucoup de déceptions. La première expérience que j'ai eue, c'était avec une femme, à 14 ans, c'était un désastre.

— Une femme ou une fille ?

— C'était plutôt une femme. Oh, elle pouvait avoir 23 ans. Mais quand on en a 14... Bon, j'ai rencontré beaucoup de personnes et je me suis rendu compte qu'avec un homme, c'était toujours mieux. J'ai pas de problèmes. A 16 ans, j'ai rencontré un homme ; c'était très très bien avec lui. On s'est vu deux-trois fois, ça allait très bien... Il avait une trentaine d'années et il vivait chez une prostituée, il vivait un peu à ses crochets, mais enfin, ce n'était pas le maquereau. Il vivait un peu avec elle, elle lui donnait de l'argent pour les commissions, elle s'arrangeait pour que ça fasse moins que ce qu'elle lui donnait. L'après-midi, il le passait au soleil, à la plage. Enfin, il avait jamais d'argent, mais il vivait quand même. Et on s'est revus souvent. On a fait une année à peu près ensemble. Quand j'ai fini mon apprentissage, à 17 ans et demi, il a dit : écoute, je vais recommencer à travailler, viens avec moi, on quitte Genève. J'ai dit : d'accord. Et il m'a emmené à Lausanne. J'ai commencé là.

— Tu as commencé quoi ?

— Cuisinier. Il m'avait trouvé une place. Je suis parti avec lui. J'ai dit à mes parents : je pars, on m'a trouvé une place à Lausanne. Ils étaient pas d'accord, mais ils m'ont dit finalement : vas-y, viens nous voir quand même souvent. Ils savaient que je voyais quelqu'un, que je parlais avec. Et je ne sais pas par quel moyen, mon père a obtenu des renseignements de la Sûreté. C'est là que mon père a commencé : tu es

mineur, tu reviens immédiatement à la maison, je ne veux pas que tu voies ce bonhomme. Donc, il avait appris que mon ami était homosexuel, qu'il avait eu des ennuis avec la Sûreté et des ennuis judiciaires aussi. Alors, moi, j'avais les nerfs un peu mal en point. Il faut dire que mon copain m'avait bien remonté la pendule, comme on dit. Il me fait : écoute, tu restes avec moi, y'a pas de problèmes, on reste ensemble. Quoi qu'il arrive, il ne peut pas nous empêcher de nous aimer. Un jour, mon père me chope : écoute, il faut que tu reviennes. Je lui dis : pourquoi tu n'acceptes pas que je reste avec lui ? Parce qu'il est homosexuel ? Eh ben, moi aussi. Alors, j'ai pris ma valise, mon chien, et je suis parti à Lausanne. Je suis resté des mois sans voir mon père. Là, c'était très très dur parce que mon ami n'était pas en règle au point de vue impôts, au point de vue militaire. Il a atterri en prison pour un mois et demi, deux mois. Je me suis retrouvé à Lausanne à gagner 800 francs par mois. Là-dessus, j'avais 150 francs de chambre à payer, 100 francs d'abonnement de train, j'avais le chien qui me coûtait 300-400 francs par mois...

— Et là, tu as commencé à faire des passes ?

— C'est à ce moment-là, oui, j'en avais tellement marre, j'étais découragé.

— Mais tu draguais quand même à l'époque ?

— Non, j'avais mon ami, c'est tout, j'avais rien d'autre dans la tête.

— C'était le premier que tu avais ?

— C'était le premier, oui. Je suis resté trois ans avec lui. C'est le premier ami. Avant, j'avais couché avec des garçons, mais je m'admettais pas comme ça. Avec lui, j'ai commencé à m'admettre, on a commencé à connaître des gens qui me connaissaient comme ça. Avec le temps, je m'y suis fait. J'ai rencontré deux-trois personnes. J'allais me promener avec le chien autour du lac, et deux-trois fois, des personnes m'ont accosté, des messieurs, sur les quais. Moi, d'abord, j'en avais peur, ils me terrorisaient un peu, je ne connaissais

pas le milieu, et je partais en courant avec le chien. Puis, je me rappelle, une fois, un monsieur m'a dit : vous acceptez de prendre un verre ? On est allés prendre un verre ensemble.

— Il avait quel âge ?

— Oh, 35-40 ans. On a discuté, je lui expliquais un peu tous les problèmes que j'avais. Bon, pour moi, ça paraissait énorme. Pour lui... Il m'a offert quelques verres. Il a proposé qu'on se voie, j'ai jamais accepté. Et là, il m'a proposé de l'argent. Je voulais pas. Moi, je m'en fichais parce que, au travail, j'étais nourri. Mais c'était le chien qui me faisait du souci, j'avais de la peine à le nourrir tous les jours, je pouvais quand même pas lui donner du ragoût tous les soirs. Alors, un jour, il m'a donné 100 francs, non pas tout à fait, je me rappelle plus. Il m'a dit : tiens, c'est pour ton chien. J'étais gêné parce que je voulais pas que ça soit dit. Je les ai pris.

— Tu sortais avec lui ?

— Non, il y a rien eu. Je l'ai vu deux-trois fois, deux-trois soirs. J'ai jamais voulu avoir quelque chose. Et un jour, les derniers temps où mon ami était encore en prison, on s'est revus et il m'a dit : écoute, j'aimerais tellement passer une soirée avec toi. Moi, je lui fais : je m'en sens pas le cœur. Il m'aurait donné une fortune, j'aurais pas voulu. J'avais mon ami dans la tête, c'est tout.

— Et après ?

— Après, je suis revenu à Genève. Mon ami, je me suis rendu compte, m'avait fait des coups vaches en sortant de prison...

— Des coups vaches ?

— Il est revenu, il a pas travaillé. Il m'a trouvé une autre place où je gagnais un peu plus. Et j'ai compris qu'il voulait pas travailler.

— Il s'agissait un peu de l'entretenir ?

— Voilà. Non, ce n'était pas de l'entretenir, mais lui, il voulait mener sa barque comme il voulait la mener avant de me connaître. Disons : vivre sur le

dos des autres, de temps en temps se faire payer à manger, se faire loger. Je lui ai dit : écoute, j'en peux plus, j'ai les nerfs malades. Je suis rentré chez mes parents. Ça a pas mis deux semaines, il est venu me chercher. Il dit : hop ! j'ai trouvé une place, on part autre part. Tout près du lac. Lui, il avait trouvé une place, il était sommelier, moi cuisinier. On a vécu dans une caravane, dans un camping, parce que c'était l'été. On a vécu ensemble, on a continué. Et puis, on commençait à gagner de l'argent, on a pris un appartement. On gagnait les deux, on l'a meublé, on avait tout ce qu'il nous fallait. Enfin, on était vraiment chez nous.

— C'était l'amour fou ?

— Oui. En tout cas de mon côté. J'avais toujours que lui dans la tête. Et puis, j'avais quand même pas oublié les occasions que j'avais pu avoir avec le monsieur. C'est après que j'ai compris que j'aurais pu peut-être en tirer plus.

— Après ?

— Voilà. Il arrêtait de travailler, moi je continuais. Ça mettait un mois, deux mois avant qu'il reprenne une place. Il restait quinze jours, puis il restait trois mois sans travailler. Je gagnais 1.400 francs suisses, j'avais le loyer à payer, les frais, les impôts, le chien à nourrir, toujours 300-400 francs par mois, et mon ami en plus. Avec 1.400 francs, je tournais pas. Et puis, un jour j'en ai eu marre, j'ai dit : je pars en piste, je pars à Lausanne. Là, j'étais un peu déboussolé. J'ai bu pas mal. Je me suis retrouvé dans un bar des bas quartiers. J'étais triste. Et j'ai discuté avec une fille qui se prostituait. Elle me dit : écoute, est-ce que tu serais d'accord pour me donner un coup de main ? J'étais complètement effrayé de voir des messieurs demander après d'autres messieurs. Je dis : pourquoi pas ? Elle dit : écoute, je te promets quelque chose. Tu risques d'avoir un peu d'argent. Elle me dit : viens demain. Je dis : d'accord. Je suis venu le lendemain, je m'attendais à rien. Je suis arrivé chez elle. Faut

dire qu'elle m'a un peu eu, elle m'a fait voir beaucoup de messieurs, elle me donnait 100 francs ou 150 francs, mais derrière, je savais qu'elle prenait sur moi 300 francs. Parce qu'elle m'a tout de suite mis dans le sado-maso.

— Chez elle ?

— Chez elle, oui. Disons qu'elle avait un peu le matériel, c'est-à-dire les fouets, les menottes... Il y avait des gants avec des épingles, des aiguilles, des punaises, enfin tout ce qu'il faut pour faire mal, quoi. Elle m'a dit : écoute, j'ai quelqu'un qui voudrait faire mal à un jeune. Ça te fera un peu mal, serre les dents, ça fera 200 francs pour toi.

— Ça durait combien de temps ?

— Ça dépendait, ça durait généralement pas très longtemps. Parce qu'elle s'arrangeait, elle voyait que je supportais pas, que j'avais pas l'habitude. J'étais paralysé, j'étais paniqué. En plus, j'avais mal. Alors, elle avait peur que je craque, et elle finissait le bonhomme après. Elle me donnait ma part, 100 ou 200 francs, ça dépendait.

— Tu faisais ça régulièrement ?

— Quand j'avais besoin d'argent.

— Une sorte d'intérim...

— J'avais mon travail, et j'avais deux jours de congé à peu près par semaine. De temps en temps, elle me téléphonait : est-ce que tu peux venir la semaine prochaine ? Et je venais. Disons une fois toutes les deux semaines. Mais après, elle m'en faisait passer quatre de file. Alors là !

— Et ça durait deux heures, trois heures ?

— Un après-midi et la soirée, souvent. Le temps qu'ils se croisent, le temps de boire un verre avec eux.

— Tu les voyais ?

— Oh, bien sûr. Je discutais avec eux, même. Mais j'étais paniqué. Et elle, je crois que c'est pour ça qu'elle a un peu abusé de moi, elle leur disait : c'est un jeune, il y connaît rien, tu pourras en profiter plus. Alors, non seulement lui pouvait profiter de moi, mais elle

en plus. Elle, ça lui faisait de la publicité parce qu'elle avait ce qui lui fallait sous la main.

— En gros, tu les trouvais comment ces gens-là ?

— Je leur donnais pas de visage. Les premières têtes, on les enregistre pas...

— Il y avait des rapports sexuels, tu te faisais baiser ?

— Non, jamais, encore à l'heure actuelle, je me suis jamais fait baiser. Jamais. Et maintenant, je peux dire que j'en tire un maximum au point de vue financier, et sans jamais faire aucune pénétration. Ça m'est arrivé de pénétrer, mais vraiment quand ça vaut la peine... Il y a tellement de truquages dans cette branche ! Encore pas plus tard qu'hier après-midi, j'ai eu deux clients, chez une amie. Parce que je travaille beaucoup avec des filles, tout seul c'est dur, il faut travailler avec des filles. Le type, il voulait se faire baiser. Eh bien, il a été marron sur toute la ligne, il a été baisé et tout, il a cru que c'était moi, et c'était pas moi, c'était un godemichet. D'abord, je pouvais pas bander, parce que j'ai mon ami, on avait passé deux jours ensemble, on s'est pas quittés une minute. Tout d'un coup, pouf elle me demande un coup de main, j'y ai été. Et voilà qu'il demandait ça. Point de vue érection, j'arrive à peu près sur commande, disons que je vois le billet au bout. Et là, je pouvais pas : en plus, vraiment il me repoussait, le bonhomme. J'ai joué la comédie. Lui, il était très pressé. Je lui ai dit : attends un moment, laisse-moi le temps de m'habituer. Il faut les prendre décontract.

— On revient à cette période mouvementée de sado-masochisme ? Ça a duré combien de temps ?

— Ça a duré à peu près un an.

— Mais tu le disais à ton ami ?

— Ah non, non, surtout pas.

— C'est-à-dire que finalement, tu as toujours caché ça à tes amis ?

— Ah oui. A lui.

— A lui, et peut-être à l'ami que tu as aujourd'hui ?

— Il y a pas longtemps que c'est mon ami actuel, ça fait deux mois et je sais qu'il a entendu que je faisais deux-trois clients. On en a parlé, je lui ai dit : écoute, j'ai eu des moments très difficiles, j'ai pas pu faire autrement. Après, j'ai continué parce que ça me rendait bien service. Et faut dire que j'ai un peu éliminé. Le peu qui me reste, vraiment, j'ai sélectionné.

— On y reviendra. Donc, après cette période d'une année, qu'est-ce que tu as fait ?

— Mon ami, ça faisait six mois qu'il travaillait plus, il vivait sur mon dos. Mais il a jamais su exactement que je me prostituais, il a jamais su compter.

— Tu avais quel âge quand tu l'as quitté ?

— 20 ans. On est resté quatre ans ensemble.

— Et après, tu as continué pour toi seul ?

— J'étais complètement déboussolé. J'ai tout laissé tomber, même cette fille de Lausanne. Je suis revenu à Genève, j'ai trouvé un appartement. Et j'ai rencontré une ancienne copine d'école qui était très très jolie. On s'est revus deux-trois fois. C'était un peu la femme-enfant, on aurait dit qu'elle avait 16 ans, elle en avait 23. En discutant, elle m'a dit qu'elle se prostituait, elle travaillait à « La Cigogne ». Là-bas, elle avait sa chambre à payer, elle gagnait très très bien.

— C'est quoi, « La Cigogne » ?

— C'est un hôtel de passe. Elle gagnait beaucoup avec ça. On s'est retrouvés ensemble, elle a arrêté, on a pris un appartement. Et puis, de temps en temps, on a eu l'occasion de faire des clients ensemble.

— Vous l'avez fait ?

— On en a eu l'occasion. Deux-trois fois, ça marchait, mais elle était pas au rendez-vous, j'ai dû m'en occuper tout seul, le type était pas content.

— Il voulait une fille et un garçon en même temps ?

— Oui, et très souvent c'est comme ça. Celui qui veut seulement un garçon, c'est l'homosexuel qui a des ronds, qui a un petit peu bu et qui veut s'offrir un gars. Alors là, il paie. Et encore, il y a trop de concurrence

là-dessus, il y a énormément d'homosexuels qui se prostituent pour 10 francs.

— Donc tu t'es mis avec cette fille.

— Disons, c'était un peu le cinéma ensemble, on jouait à l'amour l'un et l'autre. Des bonshommes j'en avais plus envie, des bonnes femmes j'en avais pas envie. Et j'ai revu cette copine, on s'est mis ensemble, on a fait l'amour plusieurs fois ensemble, moi, j'avais un peu de problèmes, mais je disais qu'avec le temps, ça passerait. Elle, elle avait un peu les mêmes problèmes que moi, mais dans l'autre sens. Sans faire partie du milieu des lesbiennes, elle a eu des problèmes avec des garçons.

— Tu es resté longtemps avec elle ?

— Deux mois, pas plus. On aurait pu avoir des occasions, des clients, on aurait pu en tirer un maximum. Mais ou elle était jamais à l'heure quand on avait un rendez-vous, ou bien moi, j'étais pas en condition et il y a des choses que je pouvais pas faire. Et puis, quand on est avec quelqu'un qu'on aime, ou qu'on croit aimer, accepter une personne étrangère, c'est pas possible.. Alors, un jour, ça a craqué, ça allait plus. On s'est quittés. Je me suis dit : maintenant, je suis majeur, plus personne ne peut avoir d'emprise sur moi. Je peux voir qui je veux, coucher avec qui je veux, j'ai mon appartement, j'ai plus de comptes à rendre à personne. Alors, comme j'étais homosexuel, je suis sorti dans les boîtes, j'ai rencontré beaucoup de garçons, je suis rentré à la maison avec eux, on a fait l'amour.

— Tu allais draguer dans les boîtes ? les dancings ?

— Moi, je préfère aller dans les bistrotts qui sont comme ça il y a quatre bistrotts aux Etuves, que ce soit n'importe qui, que ce soit un jeune, ou un vieux, un moche : salut, tiens, bois un coup. On discute ensemble, et puis voilà. Quel disque tu veux ? On met un disque, on discute un moment. Si on voit qu'on peut s'accorder, ben tiens, on va essayer de faire le premier pas. Si ça s'accorde pas, eh bien, on reste sur la discussion, et puis c'est tout. Je préfère ça.

— Et en général, tu allais avec quels types, des jeunes, des vieux ?

— En général, j'aimais toujours les hommes mûrs, c'est-à-dire entre 30 et 40 ans.

— Tu préférerais ?

— Oui. Comme maintenant, ceux de mon âge, ils m'énervent.

— Mais toi, tu as un style. Tu es en jeans, tu as un blouson de jean sur la peau, un médaillon... Tu es le genre très garçon...

— Voilà, le genre Jules... C'est pas que je sois bagarreur, j'ai horreur des bagarres... S'il y a quelqu'un qui m'emmerde, je l'éviterai, je le provoquerai pas. Je suis connu pour avoir un sale caractère dans le milieu, je suis mal avec personne mais il y a des personnes que j'évite...

— Ça t'arrive d'être emmerdé ?

— Ça arrive, oui. Mais disons, on me cherche pas tellement des noises, parce qu'ils me connaissent un peu, je suis copain avec tout le monde pratiquement. Tout le monde m'aime bien, j'ai pas de bagarres. Mais si je vois que vraiment quelqu'un me cherche, alors là, j'hésite pas. Il m'arrive dessus, je me défends, même j'en foutrais plus. J'en prendrais peut-être aussi parce qu'il faut pas oublier, le type qui se bagarre, il en prend. Mais moi, je provoque jamais. Même si on me provoque, j'essaye d'éviter.

— T'as pas recommencé les passes tout de suite ?

— Non, pas tout de suite. Alors, je me suis retrouvé avec l'appartement à payer, le loyer, je gagnais très peu.

— Tu étais à Genève à ce moment-là ?

— Oui, j'avais trouvé une très très bonne place dans un restaurant, une des plus grandes boîtes, mais je gagnais pas ma vie... A ce moment-là, je sortais dans le milieu. J'ai connu des filles qui faisaient la prostitution. De temps en temps, je leur donnais un coup de main. J'ai recommencé à Genève comme ça.

— Tu tournes souvent avec des filles ?

— Disons six fois sur dix. Même des fois, c'est arrivé à quatre avec deux filles.

— Et le tarif, c'est quoi ?

— Ça dépend de tout. Ça dépend de la tête du client, ça dépend ce qu'il veut, du nombre de personnes qu'il veut, on ne peut pas tarifer les prix.

— Le tarif le plus bas ?

— Il y a des filles avec lesquelles je travaille, elles prennent 30 francs. C'est ce que j'estime le plus bas. Pour 30 francs, je ferais même pas une pipe à quelqu'un. Exclu. Même si le type me plaît, à partir du moment où je me fais payer, je ne veux pas moins de 100 francs. Même s'il veut simplement me voir à poil, même s'il me touche pas, que je le touche pas, je veux pas moins de 100 francs.

— Et le tarif maximum ?

— Maximum ? Il y en a pas.

— Mais ça a été quoi, le maximum ?

— C'est très difficile à dire. J'ai eu des clients, ils m'ont donné entre 2.000 et 3.000 francs.

— Pour une passe ?

— Attention. Ils m'ont dit : je veux rester trois-quatre jours avec vous. Après quatre jours, je peux même pas dire qu'il y a beaucoup de rapports sexuels. D'abord, il voulait de la compagnie, il voulait se montrer avec un garçon qui présente assez bien, qui puisse se montrer aussi bien dans n'importe quel bouiboui que dans le plus beau restaurant.

— Ils voulaient se montrer dans la ville de Genève ?

— Non, pas à Genève. Ça m'a permis de voyager aussi... Pas vraiment des voyages. Des déplacements, plutôt. Ils voulaient tout d'un coup aller, je sais pas, dans le Tessin. Ils me disaient : est-ce que tu veux m'accompagner dans le Tessin ? — Oui, mais si je pars trois jours, je ne vais pas travailler, je gagne rien. Il me dit : écoute, fais-toi pas de souci, viens avec moi, je voudrais que tu sois avec moi. Je lui dis : j'espère que tu seras assez large avec moi, tu me prends à l'improviste. Il me disait : ton appartement, ça fait

combien ? T'as quoi comme paye ? Bon, tiens, je te donne 1.000 francs, le reste, ce sera pour toi. On partait, puis en route, je m'arrangeais pour lui en tirer un peu plus.

— Et ces types, en général, c'est des rapports comment ?

— Il y en a beaucoup qui veulent pour la façade. Parce qu'un type qui nous emmène pour trois-quatre jours ou pour une semaine, c'est qu'il veut se montrer avec quelqu'un. Avec quelqu'un qui présente. S'il veut coucher avec nous, c'est qu'il a envie d'un moment de plaisir, il a envie de jouir, il a envie de caresser un corps ou de se faire caresser. Mais un client qui nous dit : je veux rester deux-trois jours avec toi, c'est un client qui veut autre chose. Ou s'il veut se montrer en bonne compagnie vis-à-vis de ses amis, ou bien, comme ça m'est arrivé aussi, il a un rendez-vous d'affaires à Zürich ou ailleurs, il est avec certaines personnes sur lesquelles je peux avoir de l'influence. Par exemple, il sait qu'il a affaire avec un directeur d'usine, il me présente comme son neveu ou comme son cousin, et il veut que j'allume un peu le type.

— Tu servais un peu d'appât ?

— Voilà. Alors, on allait manger ensemble. Il me présentait : « mon neveu. » Très vite, je voyais que j'avais un certain succès auprès de ce monsieur. Des fois, ils étaient deux. On va boire un verre après. Le type qui m'avait fait venir se levait pour s'absenter un moment, ou pour téléphoner, pour que je me trouve seul avec... pour qu'il me propose un rendez-vous. Et alors là, c'était à moi de faire.

— Alors, le type, à son tour, te proposait du fric ?

— Non, il me proposait de boire. Un neveu ne peut pas demander de l'argent !

— Donc, finalement, c'est l'autre qui payait pour tout ?

— C'est l'autre qui payait pour me faire venir, pour me présenter, pour que le rendez-vous marche. Et il fallait que le rendez-vous marche, autrement le gars,

j'étais sûr que je le voyais plus. Donc, on prenait rendez-vous. C'était toujours la personne avec qui il avait à traiter qui me proposait un rendez-vous quand je lui convenais. Neuf fois sur dix, ça marchait. Il demandait à me voir sans mon oncle, alors, je disais : pourquoi pas ? J'étais un peu ennuyé, je lui faisais comprendre que j'étais un peu sous l'emprise de mon oncle. Très souvent, ça abrégait les conversations. Après, je rentrais avec soi-disant mon oncle, qui me disait : bon maintenant, tu files. Je filais et je voyais l'autre. Des fois, je passais la nuit avec, des fois on passait la soirée. A partir du moment où je passais la soirée avec, ou même que je couchais avec, j'avais quelque chose en plus en général. Parce que très souvent, l'affaire marchait. Bon, ils se revoyaient le lendemain, ou le surlendemain. Des fois, le type me donnait mon billet, je rentrais sur Genève et je le voyais deux ou trois jours après. Il me donnait 500 francs et il me disait : tiens, l'affaire s'est faite, je te remercie.

— Ça se passait souvent, ça ?

— Ça s'est répété plusieurs fois.

— Et tu n'as jamais dragué dans les rues, les parcs, des choses comme ça ? Sur les quais ?

— Non.

— C'est la drague sans argent.

— Voilà. Le type leur donne 20 balles. Ou bien le type leur plaît pas, il les accoste. Ils répondent : non, tu me plais pas. Le type donne 20 francs, ben ils y vont. Ça, exclu pour moi ! C'est les gâche-métier.

— Toi, t'es pas un gâche-métier ?

— Si, ça m'est arrivé, je le cache pas. J'ai eu envie d'un gars, je rencontrais vraiment un type qui me plaisait, qui était vraiment mon type de gars, je rentrais avec lui, qu'il m'embarque ou que je l'embarque, j'en avais envie, je couchais avec lui. Me prostituer pour 10 francs, non, exclu. Moi, c'était rien, ou minimum 100 francs.

— Tu faisais tes passes chez toi ?

— Oui. Je les faisais aussi chez les filles quand elles

me demandaient. De temps en temps, elles me téléphonaient : écoute, j'ai besoin de toi. Est-ce que tu pourrais me voir un de ces jours, me dire bonjour ? Ça voulait dire qu'il fallait que je vienne tout de suite. Ou bien : écoute, si tu peux pas m'appeler tout de suite, téléphone-moi dans une demi-heure. Ça voulait dire que dans une demi-heure, il fallait que je sois chez elle. Par la suite, j'ai discuté deux-trois fois avec le client. Des fois, on s'est trouvés nez à nez dans une rue, on discutait, on buvait un verre. Par la suite, il me demandait mon numéro. Ou bien, c'est carrément les filles qui disaient : écoute, si tu veux le voir, voilà son numéro. Ça m'est arrivé aussi de leur demander de venir, parce que le client voulait une fille avec moi. Ou c'était chez moi tout seul, ou à la campagne, ou ils me demandaient d'aller chez eux, dans un endroit qu'ils connaissaient, dans un hôtel...

— Et dans les hôtels de passe ?

— Non, pour les hommes, c'est pas possible, on est toujours épinglé par la police.

— En général, tes clients, c'est plutôt du genre « luxe », non ?

— Oui, d'abord pour la discrétion. Un type qui paye un autre type, il veut bien sûr le physique, mais surtout ce qu'il veut, c'est sa réputation, il veut pas que ça se sache, que ça se dise. Déjà quand ils vont avec une fille, ils disent : il faut rien dire, il faut être discret. Mais avec un homme, c'est pire.

— Tu as bonne réputation ?

— Oui, il y en a pas beaucoup qui savent que je fais ça, que je me prostitue.

— Tu connais des avocats, des banquiers, des industriels...

— Oui, je connais pas mal de monde.

— Tu arrives jamais à savoir, en fait ?

— Souvent, oui, mais je me rends compte d'après le bonhomme. Il y en a beaucoup qui font leur cinéma et qui nous laissent 100 ou 150 francs. Le type qui dit : je suis banquier, je suis ci, je suis ça, je suis

directeur, et qui me laisse seulement 200 francs, je dis : toi, tu es un petit bonhomme ! Par contre, le type qui me dit rien et qui me laisse 300 francs, je dis : tiens, toi, faut que je te surveille un peu, faut que je voie à qui j'ai affaire ! J'ai eu affaire à un, il m'a pas dit qu'il était arabe, j'ai bien vu physiquement qu'il était arabe. Il m'a rencontré à la « Garçonnière ».

— C'est quoi, la « Garçonnière » ?

— C'est une des boîtes de Genève les plus à la mode. J'étais au bar, il m'a proposé un verre, j'ai accepté. Il parlait anglais, je ne comprends pas l'anglais. Je me suis montré encore un peu désintéressé. C'est pas parce qu'il m'offre un verre que je dois coucher avec lui ! Il m'en a offert un deuxième, et même après j'avais pas encore fini, il a commandé la bouteille. Et après, il me servait avec la bouteille. J'ai dit : oh !... Les Arabes, personnellement, je les aime pas.

— Pourquoi, parce qu'ils veulent te baiser ?

— Non, non, pas du tout, c'est qu'ils sont très margoulins. Ils sont maqueraux et ils essayent de faire un coup tordu. Très souvent. La plupart des Arabes que j'ai connus, s'ils pouvaient se tirer avec le portemonnaie, ils hésiteraient pas. Bon, celui-là, il m'a emmené à l'Intercontinental. Il m'a dit : tu viendras avec moi. Je lui ai dit : je sais pas. Il m'a donné 50 francs pour le taxi. Il m'a donné le numéro de la chambre. Je me dis : tiens, s'il me donne 50 francs pour le taxi — il voulait pas prendre le même taxi que moi — c'est qu'il doit en avoir. Bon, j'y vais. De toute façon, j'avais pris un verre.

— Tu as besoin de prendre un verre ?

— Non, mais disons, je pars plus facilement. Bon, j'arrive dans le hall, je connaissais pas du tout cet hôtel. Je vois les ascenseurs, je fonce, je monte dans la chambre. Il m'ouvre la porte, il était en pyjama. J'ai eu envie de rire, mais j'ai pas osé. Il avait une sorte de vieux bermuda très large, le genre vieux pyjama coupé avec des rayures. Il avait le frigo, la télévision, tout ça. J'ai bu un verre. Après, on s'est déshabillés, il

m'a demandé d'aller à la salle de bains, c'est même lui qui m'a mis sous la douche. Il a voulu me savonner partout tellement il avait peur que j'aie un microbe. Il m'a fait passer dans la pièce. Très exigeant. C'était un client, il fallait lui bouffer le cul. Il devait être maso sans le savoir parce que j'aurais pu lui en faire beaucoup plus. Mais il voulait toujours me baiser. Quand on a fait ça, il y a tellement de truquages. C'est la chose qui est la plus dure. Se faire baiser. Que le client ait l'impression de baiser. C'est la chose la plus dure à truquer. J'étais embêté quand j'ai vu qu'il voulait ça. J'ai essayé de truquer. J'ai pas eu le temps d'essayer qu'il avait déjà joui. Il était tellement excité. Mais je l'avais préparé aussi. Un type qui veut jouir, il faut le préparer avant, il faut le faire mijoter, c'est comme la cuisine. En tout cas, la cuisine et la prostitution, pour moi, c'est pareil. Il faut que ça soit mijoté.

— Qu'est-ce que tu truques exactement ?

— En un mot, on peut à peu près tout truquer. Baiser et se faire baiser, c'est deux choses très dures à truquer.

— Faire une pipe, c'est truquer ?

— Non, ça, pas besoin de truquer. Si on se prostitue, la pipe, on peut la faire, même au pire monstre. Même si ça dégoûte, on doit pouvoir la faire à partir du moment qu'on se prostitue. Baiser et se faire baiser, c'est très très dur. Il faut jouer sur la boisson, sur la lumière, sur l'heure, la fatigue. C'est sur le moment, faut improviser, faut savoir à qui on a affaire.

— Est-ce que parfois des clients t'ont plu ? Est-ce qu'il y a eu déjà un rapport de désir avec un client ?

— Oui... Des fois j'étais pris au jeu. Je sortais avec tel type pour avoir un gain, mais il me plaisait beaucoup aussi. Alors là, je peux dire qu'ils étaient gâtés, je mettais le cœur à l'ouvrage.

— Alors qu'habituellement, tu n'as pas cette conscience professionnelle ?

— Ah si, je l'ai, je veux que le client soit content. Mais j'en donnais un peu plus.

— Tu donnais un pourboire ?

— Voilà. C'est le client qui me le donnait parce qu'il a vu que je faisais un effort, il me laissait un peu plus. Ou bien il me retéléphonait la semaine qui suivait. Je le revoyais. C'est un client de gagné.

— Tu as déjà servi de rabatteur pour d'autres types ?

— Ça m'est arrivé. Le type qui me téléphone : je voudrais un type qui a une queue de 25 cm. Je lui dis : rappelle-moi dans une demi-heure, j'en connais un mais je sais pas s'il est libre. J'essaye de m'arranger dans toutes les connaissances que j'ai. Ou bien, je téléphone à un copain qui est pas du tout là-dessus, qui a jamais connu la prostitution mais je sais qu'il a un machin qui est comme ça. Je lui dis : qu'est-ce que tu fais cet après-midi ? S'il est libre, je lui dis : si on allait boire un verre, je voudrais discuter avec toi. Je lui dis : voilà, j'ai quelqu'un qui voudrait bien te voir, que je connais pas, j'ai pas l'habitude de ça. Je joue l'ingénu. Je lui monte la pendule, il est embobiné. Je dis après au type : c'est tout ce que j'ai pu trouver. Je lui fais comprendre, quoi. S'il me donne pas beaucoup, je fais la grimace. Alors, il comprend et il me donne 200 ou parfois 500 francs. Alors là, je les présente, je les fais mettre à l'aise. On commence, puis je les laisse seuls ou alors, je reste. Quand le type repart, je donne à la personne que j'ai fait venir ce qu'il faut. J'ai eu des voyeurs qui voulaient voir deux types baiser ensemble. Ça, pas de problème, je téléphone à quelqu'un que je connais très bien, qui avait envie de faire l'amour avec moi : écoute, j'ai un moment seul, tu viens me trouver ? Je le planquais dans la pièce d'à côté, il regardait par le trou de la serrure. Et j'arnaquais les deux.

— Et tu arnaques souvent ?

— Non, en général, quand je fais venir quelqu'un, je suis honnête, c'est toujours moitié-moitié, je roule pas un copain.

— Tu en as beaucoup des copains comme ça ?

— Occasionnellement, oui, parce qu'ils ont un ami,

ils veulent pas que ce soit dit de trahir leur ami. Il y a des garçons que je connais qui vivent avec des filles ou qui sont mariés et qui sont un peu comme ça. Mais surtout il faut pas que leur femme le sache. Alors, ils viennent chez moi parce que non seulement ils tirent leur coup, mais en plus ils ont des ronds. Beaucoup, c'est le goût du risque ou de l'improvisiste. Et je suis certain que n'importe quel prostitué, il a quand même la rage de ça...

— C'est pas très risqué quand même.

— Ah ça, on ne sait jamais. Je peux même te montrer, j'ai une légère cicatrice au-dessus du front et des brûlures de cigarette sur la hanche.

— Ça t'est arrivé comment ?

— C'est une amie qui m'avait téléphoné : j'ai besoin de toi, viens me trouver. J'arrive, je vois un type, pas beaucoup de cheveux, assez sec, assez mince, en cuir. Un sado-maso. Il attaque : on se met à table. On se met à trois sur le lit, nus. Moi, j'étais pas nu, j'avais un truc en cuir, juste un cache-sexe. A un moment, il allume une cigarette. J'étais à côté. Tout à coup, la cigarette sur la cuisse. Je l'aurais tué. J'ai pas bronché.

— Et la cicatrice à l'œil ?

— Oh, ça c'était un coup de fouet.

— C'était toujours dans le sado-maso ?

— Oui, mais là, c'était un client qui voulait fouetter. A un moment, j'étais debout, il y a un coup qui m'a surpris, je me suis recroquevillé et je l'ai pris sur le front. La brûlure de cigarette, j'ai touché 800 francs suisses pour ça. Disons, il a donné un prix de gros pour les deux.

— Ils demandent jamais des gosses ?

— Si, très souvent, mais là, c'est exclu, je ne travaille pas avec ça.

— Un enfant de quel âge ils veulent ?

— En général, entre 12 et 16 ans. J'en connais de vue. Dans le milieu, il y en a qui viennent.

— Il y en a beaucoup ?

— Il y en a de plus en plus.

- De quel âge en général ?
- Disons, entre 15 et 16 ans. Même ça m'est arrivé de me faire accoster dans la rue par des gamins. De 14-15 ans. Mais je peux pas. Quitte à ce qu'ils soient vexés, à leur dire des vacheries, je veux pas savoir. Je veux pas avoir d'ennuis.
- Ils travaillent tout seuls à ton avis ?
- Oh, eux, ce qu'ils cherchent, c'est baiser quelqu'un. C'est rencontrer quelqu'un avec qui ils peuvent coucher.
- Pas de fric avec ?
- Non. Bon, si le type leur propose, ils diront pas non.
- Et à Genève, il y a beaucoup de garçons qui font comme toi, quasiment comme un métier ?
- Peut-être trois, mais je les connais pas...
- Tu les connais pas du tout ?
- Pas du tout. J'ai entendu parler d'un garçon, on devait se rencontrer par un intermédiaire, mais l'intermédiaire était très mauvais, il a fait ça dans de mauvaises conditions, je n'ai pas été au rendez-vous et je crois que l'autre non plus.
- Donc, finalement, on te connaît mais tu connais pas les autres ?
- Tout le monde parle des autres, mais personne les connaît exactement. Moi, il y en a deux-trois qui ont fait des clients chez moi, ils ont touché 200 à 300 francs, et ils ont ouvert leur gueule. Alors là, dès que j'ai su qui c'était, terminé. J'ai su qu'ils avaient parlé : oui, de toute façon, toi tu fais le turf...
- Donc, il y en a très peu finalement.
- Il y en a qui le font, mais pas à grande échelle, ils ont surtout peur.
- Peur de quoi ?
- Peur de la Sûreté, de la police, peur de se faire repérer. Parce que souvent, quand on est avec des filles qui se prostituent, la Sûreté leur fiche la paix, elles peuvent faire comme elles veulent à partir du moment qu'elles font pas de scandale et qu'elles font pas trop de bruit, mais ils les surveillent quand même.

pour voir si elles travaillent avec des mineurs. Souvent, quand ils les voient monter avec des garçons, ils ferment les yeux parce qu'il y a beaucoup de ces messieurs qui aiment avoir recours à nous, mais ils surveillent quand même, vaut mieux pas se faire inscrire pour ça, pas se faire repérer.

- Tu as jamais eu de PV ?
- Ben non, je suis pas inscrit.
- Tu te fais jamais racoler dans la rue ?
- Si, ça m'est arrivé, mais je me suis jamais fait attraper.
- Et tu as toujours gardé ton travail ?
- Oui, il faut quand même un travail, autrement on a des ennuis. Même que je fasse dix jours par mois, il faut que j'aie un fixe.
- Ces gigolos-là, ils sont maqués à ton avis ?
- Oui, il y en a. J'ai des copains. Mais c'est parce qu'ils le veulent bien, c'est comme les filles. A Genève, la prostituée qui me dit qu'elle a son maquereau qui lui bouffe ses ronds, je lui dis : eh ben, c'est bien fait pour ta gueule. C'est qu'elle le veut bien.
- Et les travestis ?
- Il y a très peu de travelos à Genève. Ils sont plus ou moins maqués. C'est leur Jules, leur ami, ils feraient n'importe quoi pour lui. Il n'y a pas de maquereaux. Il y a des gigolos, c'est tout.
- On t'a déjà proposé de te maquer ?
- Oui. Mais ça a pas marché. J'ai rencontré une fille qui me faisait faire de temps en temps des clients. Elle avait un Jules, elle lui donnait aussi de l'argent parce qu'elle voulait bien. Elle dit : écoute, je te trouve aussi des clients, mais il faut que tu me donnes quelque chose. Bon, je dis d'accord, que ce soit pour elle ou pour lui, mais enfin, que je ne sois pas marron. Elle me dit : je te trouve des clients et tu me donnes 50 balles par passe. Je dis : ah non, exclu. Ils ont pas insisté.
- Tes parents savent que tu te prostitues ?
- Non, et je voudrais pas qu'ils le sachent. Ils

savent que je suis homosexuel, mais ils ne veulent même pas en parler. Je les vois, ça va très bien, je leur présente mon ami, mais ils veulent pas en entendre parler. Ils savent que c'est mon ami.

— Ton ami actuel, c'est ça ?

— Oui, ça fait trois mois que je suis avec lui. Par chance, je suis tombé sur une perle.

— C'est-à-dire ?

— C'est vraiment une perle, il y a pas d'autre mot. Il me fait confiance aveuglément.

— Quel âge il a ?

— Il a mon âge, 22 ans. Je peux lui demander n'importe quoi, il fera tout ce qu'il pourra pour moi. Ce que j'aime beaucoup chez lui, c'est qu'il a son caractère. Combien de fois on peut s'engueuler ensemble, mais ça fait rien, ça passe après.

— Il sait que tu es prostitué ?

— Il sait que je l'ai fait. Mais pour lui, il sait que c'est terminé, que c'est fini, enfin je lui ai dit que c'était fini.

— Tu vis avec lui ?

— Il a un appartement et moi, j'ai le mien. On se voit tous les jours, il se passe pas un jour sans l'autre, une nuit sans l'autre. C'est peut-être pour ça qu'il me fait confiance, je lui ai dit toute la vie que j'ai eue avant. Je lui ai expliqué en gros ce que j'ai eu, il m'a dit : je veux pas en entendre parler. Au début, que j'étais avec lui, j'ai rencontré quand même quelques clients. Beaucoup, je pouvais pas leur dire : c'est terminé. Parce que quand on a commencé quelque chose, quand on a monté un monument, c'est pas quand on l'a à moitié fini... Alors, j'ai dit : non, je pars en vacances, je veux pas vous voir maintenant.

— Quand est-ce que ce sera fini, à ton avis ?

— Il y a pas d'âge. Une femme, pour faire ça, elle a pas d'âge. Même à 70 ans, elle pourra faire ça. Un homme, non. Plus il est jeune, plus il a du succès. Une année, c'est comme dix ans pour une femme. A partir de 30 ans... c'est déjà bien tard, 30 ans.

— Alors, tu envisages ça jusqu'à quand ? Tu penses à ça ?

— Maintenant, j'ai vu pas mal de navires, je connais le milieu homosexuel, le milieu prostitution, le milieu margoulin, je connais à peu près tout ça.

— Et alors ?

— Alors, j'ai un ami. Pour lui, j'ai complètement arrêté. Depuis que je suis rentré de vacances, il y a trois-quatre jours, j'ai rien eu. Encore à midi, j'ai rencontré quelqu'un, j'ai rien eu avec. Je ne voudrais pas en parler à mon ami, mais d'après moi, je lui ai pas fait un coup tordu. Parce que même si je fais... Pour lui, si je couche avec quelqu'un, je le trompe.

— Pour lui, mais pas pour toi ?

— Pour moi, non, parce que si je fais un client dans deux heures de temps, moi, j'ai pas l'impression de l'avoir trompé. Parce que dans ma tête, dans mon cœur, j'ai que lui pour l'instant. Même si j'ai un rapport sexuel avec le type, vraiment j'ai pas l'impression d'avoir trompé mon ami. Tandis que lui, s'il le sait, il aura l'impression que je l'ai trompé. Comme en plus j'ai touché de l'argent pour ça... Je l'aime beaucoup, je veux pas lui faire de coup. Et vis-à-vis de tous mes clients qui me connaissent depuis quelques années, si je leur dis : je préfère m'arrêter, ils diront pas : celui-là, il a mal fini. Ils diront : il veut s'arrêter, c'est son droit, même s'il veut plus m'accepter. Mais ils pourront pas dire : celui-là, il m'a pris pour n'importe quoi. Je leur dirai gentiment : j'ai rencontré quelqu'un, je préfère arrêter.

— Finalement, ces cinq ans de tapin, à part le fric, ça t'a apporté des choses ?

— Oui, j'ai appris beaucoup sur la psychologie. Parce que dans ce métier, il faut laisser parler les gens. J'ai quelqu'un qui me téléphone : salut, je te connais depuis tant. Si vraiment, je vois pas qui c'est, je dis : bon, on peut se voir à l'apéro à 6 heures dans tel café. Je le connais pas, je peux pas lui dire de venir à la maison. On discute. Là, en voyant le type, je sais à

peu près à qui j'ai affaire. C'est ce que j'ai appris, déjà.

— Ses goûts, tout ça ?

— Je vois le type arriver, je sais à peu près combien je peux en tirer, ce qu'il voudra... En général, c'est assez juste : je sais combien il me donnera, ce qu'il voudra et combien de temps il restera. Et surtout, ce que je sens, c'est si je le reverrai ou si je le reverrai pas.

— A part cette connaissance du client, ça t'a permis de trouver une indépendance, non ?

— Oh oui, pratiquement totalement. Maintenant, j'ai mon ami, mais ça, c'est parce que je veux bien, je l'aime, je veux pas le tromper. Si par hasard je le fais, je lui dirai de manière à ce que je puisse tirer mes pions du jeu facilement, lui faire comprendre. J'ai tout essayé pour lui faire comprendre, que je fasse ça, mais j'ai vu qu'il y avait pas moyen.

— Finalement, tu as été indépendant de ta famille et aussi du travail puisque tu travailles quand tu veux ?

— Disons, je suis arrivé à éliminer à peu près tout ce que j'avais autour de moi, tout ce qui me liait. C'est-à-dire ma famille, autant j'aime la voir, autant elle aime me voir, à partir du moment où je veux partir, même si ça leur plaît pas, je partirai quand même, et il faut pas qu'ils m'en tiennent rigueur, autrement ils me reverront pas, ou ils me reverront pas avant une ou deux semaines. Mes amis, depuis le premier ami que j'ai eu, ça a toujours été pareil, j'ai jamais voulu qu'ils m'imposent quelque chose. J'ai l'esprit individualiste. Je suis pas égoïste, pas du tout, parce que si vraiment je tiens à quelqu'un, je ferai n'importe quoi, mais j'aime bien être libre.

— Oui... Cet ami-là, autant je l'aime bien, je ferais n'importe quoi pour lui, autant ça m'ennuie de quitter cette vie... Comment on dit ? Ma vie canaille, un petit peu. C'est-à-dire : tiens, je vais prendre un rendez-vous, je m'arrange pour qu'il rencontre cette fille, ou pour

qu'il rencontre ces deux-là... Même si ça m'apporte aucun gain financier, ça m'apporte quelque chose, un plaisir, faire connaître deux personnes, faire connaître un bar à un, c'est ça qui me manquera...

— Et puis, même si tu peux trouver des places facilement, tu en prends quand tu en as envie ?

— Oui. Parce que si un jour je me barre, si j'ai plus de boulot, je peux faire un extra, un client. Extra c'est dans mon travail de sommelier. Extra, c'est aussi quand une copine me téléphone : j'ai besoin de toi, je viens, je suis là. C'est un extra pour moi aussi. Là, c'est pas déclaré !

— Rien n'est déclaré, d'ailleurs.

— Ben heureusement !

— Il y a un moment, tu disais : ce qui me fait bander, c'est le billet au bout...

— Disons que je me mets dans la peau du personnage. Je sais que quand une copine téléphone pour me voir, à partir du moment où je sonne à la porte, je sais que quand je sortirai, j'aurai 200 francs dans la poche. Je me mets en condition, je peux pas expliquer exactement ça. Mais je sais que j'arriverai, je serai qu'une image, qu'une façade, qu'un objet et rien d'autre. Je rentre, il faut qu'il y ait rien d'autre.

— Tu dis : je joue le personnage du prostitué. Mais le personnage, c'est quoi ? C'est ton type, un peu naïf, un peu costaud, comme tu disais.

— Non, à partir du moment où je rentre, je vois tout de suite à qui j'ai affaire. Je sais pas comment expliquer ça, je sens ça. Si je vois que le type joue le Jules, je joue un ton neutre. Et puis, si je vois... bon, je jouerai un ton un petit peu plus féminin.

— Tu peux jouer sur différents tons ?

— Ah oui, c'est pour ça qu'on arrive à tirer le maximum.

— Tu joues sur quoi ?

— Je joue sur le sado-maso, disons le Jules, si je vois que le type cherche les petits pois... Je peux pas expliquer exactement, ça se sent au fur et à mesure de la

conversation. Si on sent que le type est emballé, il a envie de tout de suite commencer, je le retiendrai un petit peu parce que plus il attend, mieux...

— Là où tu voulais m'emmener cet après-midi, c'est où ?

— C'est un tea-room. Pour vieilles dames anglaises qui aiment bien prendre leur thé. C'est reconnu comme un endroit homosexuel. L'après-midi, il y en a qui viennent, ils se font offrir un verre par un monsieur au bar, mais c'est rare. Disons qu'un jeune qui connaît pas du tout le milieu et la prostitution, il irait jamais là-bas. J'en connais à Genève trois-quatre qui font ça. Je sais que les patrons participent à ça. Si vraiment ils connaissent très bien quelqu'un, ils diront : là-bas, il y a un jeune qui désirerait connaître quelqu'un. Alors les discussions s'enclenchent.

— C'est en dehors de Genève ?

— Un petit peu en dehors, oui. C'est un endroit qui est très caché. Faut connaître. Du reste, comme on disait, si avec l'âge je vais tout perdre, je pense que plus tard, à 50 ans, je prendrai un restaurant ou un café, un truc comme ça. Disons, je veux être un peu entrepreneur, mais alors, vraiment, avec la sélection. C'est ce qu'ils font là-bas, c'est très très discret.

— Et dans les bars, ici, est-ce qu'il y a aussi une complicité avec le patron ou le barman ?

— Pas du tout, c'est les pires putes, ça. Eux, ce qui les intéresse, c'est vendre un whisky, vendre n'importe quoi, c'est faire marcher la caisse.

— Et ils ne te trouvent jamais un client ?

— Non, à Genève, j'en connais pas un qui soit apte à ça. Et pourtant, je serais le premier client.

— Ah bon ?

— Ah oui ! Même que je lui laisse 50 francs par soirée, à partir du moment où il me téléphone pour dire qu'il a quelqu'un de perdu qui est ici. Maintenant, je suis en train de monter une petite combine. J'ai rencontré une fille il y a très peu de temps, elle travaille dans un bar, elle est pas inscrite prostituée. Et des fois,

il y a de très bons clients qui veulent passer la soirée avec. Si c'est vraiment un client intéressant : écoute, on peut peut-être se voir ce soir ou demain matin chez un copain, ou chez une copine, ou chez moi. Non, pas chez elle, parce qu'elle a un copain et elle veut pas que son copain le sache. Les filles de bar, il y a une chose... Un type qui vient à Genève, s'il offre un verre à une fille à champagne, il sait qu'il la baisera pas, mais c'est qu'il a quand même de l'argent. Alors, elle, elle peut lui proposer une copine ou des endroits. Mais c'est rare qu'elle parte avec. Celle-là, je la connais, si vraiment c'est un bon client, elle part avec.

— Le projet serait de te mettre avec elle ?

— Ah oui, et ça a déjà marché. Le projet, c'est de monter quelque chose ensemble. Pas de téléphone parce qu'on a peur d'être surveillés. Mais qu'on se voie tous les jours à 7 heures, et s'il y a quelque chose, on se fait signe et on se retrouve dans un bar plus loin. Et on discute. Elle me trouve des clients, et moi, je lui en trouve.

— Donc, tu as l'impression que si tu restais avec ton ami sans faire ça, il te manquerait quelque chose ?

— Si je perds mon ami, il me manquera beaucoup.

— Non, si pour ton ami, tu perds la prostitution ?

— Oh moi, pour un peu de bonheur, c'est peut-être mon point faible, je laisse beaucoup de choses tomber.

— Tu es prêt à perdre cette vie-là ?

— Pour lui, je suis en train de la perdre, je m'en rends compte. Je fais que dire : je suis en vacances, je repars demain, je peux pas vous voir...

— C'est un peu pour lui ?

— Oui, j'y tiens, c'est pour lui. Et je me rends compte que je laisse tomber un monument, je laisse tomber quelque chose d'énorme.

— Un monument d'or ?

— Non, pas d'or. Je laisse tomber quelque chose que je ne retrouverai peut-être pas ou très difficilement.

— Et qui te plaisait ?

— Oui, de toute façon, ça me plaît la prostitution.

C'est-à-dire qu'on ne sait pas à qui on va avoir affaire, comment on va le travailler...

— C'est un jeu, quoi.

— C'est un jeu. C'est comme l'amour. L'amour, c'est quoi, c'est un jeu. Au début. Après, ça peut changer, mais enfin, c'est à celui qui en fera voir le plus à l'autre, c'est un peu ça. Là, je l'aime beaucoup et il y a une chose qui me fait un peu mal. Est-ce que c'est parce qu'il a entendu que je me prostituais, il m'a dit : oh, tu fais l'amour un peu trop professionnellement. Ça m'a fait un peu mal, ça m'a vexé parce que j'ai pas pu jouer la comédie avec lui, c'est peut-être pour ça que j'y tiens.

La « pub-prostitution »

Parfois, les massages se font plus précis, plus détaillés, plus excitants, les rendez-vous sont donnés sur le lieu même, on gratifie de jour en jour une carte de journal intime, on se répond, on échange des petits mots. Excitation de romanesques imaginaires invisibles destinées peut-être à ceux qui ne viendront jamais. On y propose parfois de l'argent, des petites sommes ridicules, on parle de « taschengeld », d'argent de poche (comme disent les allemands), « JH 19 ans cherche un monsieur (rite) + 30 ans) pour le bruler, donnerai 10 francs à chaque fois qu'il aura le compte qui jouera (rit) au moins trois fois dans la semaine pour lui » (Hussien). Petite courtoisie d'un imprévisible, comme les gorges de la rue et qui se mélange à tous les graphiques de l'obscène et de l'impudique à tous les mots qui ont été maladroitemment les niveaux de jargon.

Secondaria de ces mots-voyages : les petites annonces, celles qui se réunissent en ville